Podcast
Le CCI a 20 ans !
Episode 1 : Inspiration et partage

DERMOT BOLGER (écrivain)

Je m'appelle Dermot Bolger. Je suis romancier, poète, et auteur pour le théâtre. Je suis un « pur produit de Dublin », ville où je suis né et où je vis toujours actuellement.

Quand je démarre un nouveau projet, il est important pour moi de pouvoir quitter ma ville, comme pour venir ici au Collège des Irlandais à Paris, de manière à me retrouver, en quelque sorte, comme « volontairement confiné ».

C'est assez rare, pour moi, de partir en résidence d'écriture. Dans le cas présent, je souhaite commencer l'écriture d'une nouvelle pièce de théâtre. Or, à Dublin, c'est beaucoup plus compliqué : ma vie est un peu chaotique ces temps-ci, et puis il y a les gens qui me sollicitent, les appels téléphoniques…
Alors avoir la possibilité de mettre tout ça de côté, toutes ces obligations du quotidien, est donc très précieux. Cela permet de se concentrer uniquement sur la page blanche devant soi.

Les chambres ici présentent beaucoup d'avantage : on est à quelques minutes du Quartier Latin, en plein Paris, mais les chambres sont aussi très simples, et rien ne vient vous y déranger. Du coup, il est tout à fait possible de garder votre esprit à l'intérieur des limites du monde de fiction que vous êtes tout occupé à créer.

(1'48'')

Je vais séjourner au CCI pendant trois semaines, ce qui me semble la durée idéale : l'objectif, c'est de s'engager dans un travail, mais sans oublier que l'écrivain ne doit jamais trop « précéder » l'homme. Il faut avancer à la même vitesse. Donc par exemple écrire pendant deux ou trois semaines, puis mettre ce premier travail de côté et retourner « dans la vraie vie », de manière à ne pas se déconnecter du monde réel.

Une grande partie de l'écriture provient de votre inconscient, il y a quelque chose de l'ordre de l'enquête : on cherche à résoudre des énigmes, un peu à la manière de mots croisés, et parfois, la meilleure manière de résoudre cette énigme, c'est de laisser reposer, en retournant à la vie ordinaire.

Donc ce séjour va me permettre de déposer la première couche de peinture sur le mur. Puis je repartirai, et un peu plus tard, ailleurs, je m'occuperai de la seconde couche.

(2'28'')

Ce qui marche très bien, pour moi, au CCI, c'est tout simplement la chambre qu'on met à ma disposition ! Il y a des gens formidables avec qui j'aimerais passer beaucoup de temps ici, dans la cour, pour parler et boire un verre de vin, ou peut-être un ou deux whiskies irlandais, mais en vérité, je ne suis pas autorisé à trop boire, ni à trop parler… Je garde toujours à l'esprit que le lendemain matin, au plus tard à 10 heures, je vais devoir être face à l'ordinateur, dans ma chambre, pour écrire.

Alors oui, ma chambre est mon lieu préféré, même si j'aime beaucoup m'asseoir près de l'accueil ou dans la chapelle. J'aime être dans ma chambre, complètement seul, avec pour seule compagnie les fantômes de mon imagination.

J'ai un sens pratique assez développé pour un écrivain, et puis, je n'ai pas réussi à me débarrasser de ce sentiment de culpabilité lié à mon éducation catholique. Donc après trente minutes à être assis dans la cour, je me rappelle que je suis ici pour une raison précise : écrire une pièce ou un roman, et alors je retourne dans ma chambre pour y travailler.

(3' 43'')

JIM CULLETON (metteur en scène et auteur de théâtre)

Je m'appelle Jim Culleton, je suis le directeur artistique de Fishamble, The New Play Company, une troupe de théâtre de Dublin, et je suis ravi de me trouver actuellement au Centre Culturel Irlandais

Nous nous trouvons dans une grande galerie, la salle d'exposition du CCI, qui a été aménagée en théâtre pour des représentations de « Before », une pièce écrite et interprétée par Pat Kinevane.

C'est un espace magnifique, qui accueille habituellement des accrochages d'art graphique, avec de grands murs blancs et un sol en marbre, et depuis à peu près vingt années et nos premières productions dans ce lieu, nous y avons toujours monté des spectacles suffisamment souples et flexibles pour qu'ils puissent s'inscrire dans cet espace.

(5'12'')

Je me souviens de mon émerveillement lorsque je suis venu au CCI pour la première fois. J'avais été frappé par la beauté du bâtiment, et par cette incroyable cour, en plein cœur du 5ème arrondissement et du Quartier Latin : un vrai petit morceau d'Irlande, tellement chargé d'histoire, et de culture irlandaise !

C'était très émouvant, hier soir, de rencontrer ces Irlandais venus pour notre pièce, qui se sentent ici chez eux, mais aussi ces Parisiens qui ont un intérêt affirmé pour la culture irlandaise, ou d'ailleurs la culture au sens large ! Eux aussi se sentent les bienvenus ici, et c'est très touchant… Ce lieu porte haut les couleurs de l'Irlande, et continue à tendre la main aux Français, qui nous connaissent souvent à travers la culture, la poésie, le théâtre, la danse, la musique, les arts visuels ! Je me souviens que lorsque nous venions ici pour les premières fois, on nous disait que le public de Paris se passionnait pour la littérature irlandaise classique, pour Joyce, pour Beckett – Joyce dont est d'ailleurs célébré le centième anniversaire d'Ulysse actuellement… A l'époque, je me demandais si ce public allait aussi s'intéresser aux productions plus contemporaines de notre troupe Fishamble, mais il s'est avéré que oui, ce qui nous réjouit.

On l'a encore vu hier soir, avec un public très mélangé qui se composait de Français, d'Irlandais, et de personnes venues d'ailleurs également ; or tous m'ont semblé adhérer à cette dimension partagée, collective, que peut nous fournir une expérience de théâtre, avec cette notion d'empathie et d'ouvertures à d'autres cultures et d'autres expériences qui semble si vitale et nécessaire par les temps actuels.

(7’47’’)

Les pièces que nous présentons ici en France font partie du répertoire contemporain : Fishamble se consacre aux nouvelles écritures théâtrales, et nos pièces se font souvent l’écho de problématiques irlandaises très concrètes, c’est -à-dire des choses qui se passent ces temps-ci. Du coup, on y trouve des tas de termes très spécifiques, dans le vocabulaire, dans les noms des rues : tout est très ancré dans la réalité. Et pourtant, quel plaisir de constater que même pour des gens dont l’anglais n’est pas la première langue, et qui donc n’ont pas toutes les références, eh bien cela ne les a pas empêché d’apprécier la pièce, et d’en goûter la dimension essentielle, qui est bien sûr son humanité.

Le théâtre permet cela, c’est l’échange des expériences, et le récit de la vie à travers le regard de quelqu’un d’autre.

Il y a quelques années, nous avions présenté une pièce de Sebastian Barry, « The Pride of Parnell Street », et il disait à l’époque que cette expérience revenait à traverser la rue pour aller à la rencontre de deux personnes que tout, dans la vie réelle, vous aurait poussé à éviter. Or, grâce au théâtre, 1h15 plus tard, c’est un peu comme si vous aviez fait la connaissance de cette personne peu fréquentable… Ce qui vous apportait forcément quelque chose.

Et à nouveau, hier soir, quelqu’un m’a dit : *« bon, je n’ai pas saisi toutes les références, mais j’ai ressenti quelque chose pour le personnage, et j’avais envie qu’il s’en sorte… ».* Voilà, au-delà du spécifique et du local, on voit bien que quelque chose de plus universel se joue par le théâtre. Quelque chose d’authentique, et qui vient du cœur.

(9’25’’)

Quand nous jouons nos spectacles à l’étranger, nous essayons toujours de savoir si nous pouvons adapter quelque chose – pas la production en elle-même, non, ça n’aurait pas de sens. Mais Pat Kinevane, qui est un remarquable performer sur scène, apprend parfois des passages de la pièce dans la langue du pays où nous nous trouvons. Dans son esprit, c’est une marque d’appréciation, un signe de gratitude. Et donc, hier soir, il a glissé quelques mots de français pendant son texte, et il m’a bien semblé que le public avait beaucoup aimé *(rires)…*

(10’15’’)

L’histoire de l’Irlande est intimement liée à la question des migrations. Des millions de gens ont quitté l’île, et souvent pour des raisons traumatiques, si bien qu’on trouve des Irlandais partout dans le monde aujourd’hui. Je crois que nous sommes plutôt bien vus, avec l’image d’un peuple chaleureux et accueillant – oh bien sûr, comme partout, il y a des exceptions. Mais en tout cas, les gens ressentent que cette capacité à voyager et à aller vers d’autres cultures est dans nos gênes. De même que nous portons en nous cette tradition d’aller vers les autres et de raconter des histoires : je crois qu’on peut dire que notre recours à la musique, à la danse et aux histoires nous a permis de traverser les plus grandes épreuves de notre histoire. C’est inscrit dans la psyché irlandaise, et cela continue à faire émerger des artistes de grande qualité, parfois connus dans le monde entier alors que nous ne sommes en fait qu’un petit pays. Ces artistes permettent aux gens du monde entier de se connecter à notre pays, et de comprendre les changements qui s’y produisent : l’art et la culture permettent ce lien et les renforcent en permanence, et c’est fantastique d’avoir une organisation comme Culture Ireland et un centre de création comme celui de Paris pour soutenir ces liens si précieux.

(12’31’’)

Bonjour, je m’appelle Adrian Crowley, je suis musicien, chanteur, auteur-compositeur. Nous nous trouvons dans la chapelle du CCI. La raison de ma présence, c’est un concert que nous donnerons ce soir, à partir de poèmes de James Joyce que nous avons adaptés et mis en musique. Treize poèmes de Joyce, dans un accompagnement musical luxuriant. Ceci à l’occasion du centième anniversaire de ses premières publications de poèmes par Shakespeare and Co.

(13’30’’)

Je crois à la circulation des énergies et des vibrations dans un lieu. Une personne, et d’ailleurs, plus qu’une personne, un groupe, peut laisser une trace de ses mouvements dans un lieu. Mais je crois aussi que lorsqu’on est profondément habité par un texte ou un morceau de musique, et qu’on se déplace avec cette passion, dans un lieu, comme pour un pèlerinage – je ne dis pas que ce travail sur Joyce est forcément un pèlerinage… –, alors peuvent se produire des choses qui sont à l’écart de la science, à l’écart de la logique, et

relèvent en fait du cœur et de l'âme des choses. Je crois à ces vibrations, et elles me semblent palpables actuellement. Si vous êtes ouverts à ces choses, et que vous êtes par exemple dans cette chapelle pour y donner une performance, alors cette performance en sera affectée.

(15'15'')

Ce sera ma troisième apparition en concert dans la chapelle, mais en vérité, j'y ai joué bien plus souvent. Comment ? En venant jouer du piano, absolument seul, parce que j'avais la clé pour entrer dans la chapelle. Alors je suis souvent venu la nuit, pour jouer du piano et chanter – évidemment sans micro, mais en me délectant de la réverbération naturelle. Il y a un son dans cette pièce qui part de soi ; puis qui s'envole, comme un oiseau, avant de se séparer en plusieurs parties et finalement rebondir vers vous…

Chaque pièce comme celle-ci a sa propre voix, avec laquelle elle vous répond. Et peut aussi le faire à travers le silence… Sauf qu'en vérité, dans un lieu pareil, le véritable silence n'existe jamais vraiment. En tout cas, si vous venez ici et restez immobile, dans un calme parfait, les yeux clos, vous pourrez toujours entendre la pièce, c'est merveilleux…

Et alors quand on chante dans cette pièce en particulier, c'est une expérience étonnante d'entendre sa voix vous revenir par la réverbération, même de manière subtile, et vous pouvez en jouer, de manière tout à fait consciente. C'est quasiment une forme de danse qu'on peut initier avec l'espace qui nous entoure.

(17'54'')

Mon parcours a été atypique, car je ne suis pas passé, comme beaucoup d'artistes qui s'expriment en solo, par l'étape antérieure de la vie en groupe, parfois depuis qu'on est adolescent… Mais moi, non. Je n'ai jamais été dans un groupe. J'ai toujours été une personne solitaire, et bon, j'imagine que c'est l'explication. J'ai passé l'essentiel de mon temps seul quand j'étais enfant puis ado. Je n'étais pas du tout attiré par cet esprit de « gang » qu'on trouve souvent chez les groupes de rock. Je ne me sentais pas non plus appartenir à cette tradition de « songwriters » pourtant si présente dans la ville où je vivais, Dublin.

Des chanteurs de ce type, j’en connais beaucoup, j’en ai rencontré beaucoup, et je ne pense pas qu’ils m’aient trouvé antipathique, en tout cas, je me sentais solitaire, et je n’ai jamais vraiment participé aux soirées de « songwriters » dans les bars… oh, quel joli son de cloche, c’est magnifique…